



**HAL**  
open science

## L'inscription rupestre de Nang An (Louang Phrabang)

Michel Ferlus

► **To cite this version:**

Michel Ferlus. L'inscription rupestre de Nang An (Louang Phrabang). Premier Symposium franco-thai: "La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle", Jul 1988, Université Silpakorn, Thaïlande. pp.110-116. halshs-00979421

**HAL Id: halshs-00979421**

**<https://shs.hal.science/halshs-00979421>**

Submitted on 16 Apr 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PREMIER SYMPOSIUM FRANCO-THAI

LA THAILANDE DES DEBUTS DE SON HISTOIRE  
JUSQU'AU XV<sup>e</sup> SIECLE

*Avertissement : cette communication avait été correctement reproduite, avec sa traduction en thaï, dans le volume distribué pendant la conférence (1988). Dans la publication des Actes par les soins du Service Culturel français (1995), les deux dernières pages reproduisant l'inscription avaient été omises. La présente mise à jour a pour but de restituer le texte tel qu'il aurait dû être.*

*Les photos des inscriptions, originellement en noir et blanc, ont été remplacées ici par des photos en couleur de 2003.*

18-24 JUILLET 1988

UNIVERSITE SILPAKORN

*( Publication des Actes : 1995 )*

## L'INSCRIPTION RUPESTRE DE NANG AN (LOUANG PHRABANG)

par Michel FERLUS

**Cette courte inscription atteste l'extension jusqu'au Nord-Laos d'un type d'écriture en usage dans la région de Sukhothai au XIV<sup>e</sup> siècle.**

Au cours de l'une de mes pérégrinations dans les environs de Louang Phrabang, au début de 1966, je fus conduit à la grotte Nang An (la princesse An selon l'ancien sens du terme) où je pu admirer une courte inscription en caractères manifestement anciens. A l'époque, je fus loin d'évaluer tout l'intérêt de cette rencontre, je n'ose dire "découverte" car cette inscription, associée au souvenir plus ou moins mythique de Nang An marqué dans la toponymie des lieux, était bien connue dans la région. Néanmoins, j'en fis un croquis, pris des photographies et notait quelques renseignements succincts.

Pour s'y rendre on part de Xieng Men sur la rive opposée du fleuve Mékong en face de Louang Phrabang et au bout de quelques heures de marche on rejoint le groupe de villages dit Ban Sôm Ban Na. De là, on peut en moins d'une journée rejoindre la montagne Nang An, visiter la dite grotte qui renferme les inscriptions, grimper au sommet en s'arrêtant à une autre grotte, celle aux ossements, passer sur l'autre versant et terminer la visite par le soi-disant tombeau de la princesse éponyme.

Disons quelques mots de ces deux dernières curiosités. Le tombeau de Nang An se présente comme une longue masse rocheuse de plusieurs mètres de long, d'une hauteur largement supérieure à celle d'un homme (je cite de mémoire) et d'une forme générale assez régulière. Un simple regard vers le haut de la montagne laisse deviner que cet énorme bloc s'est détaché de la strate rocheuse qui en constitue le sommet mais l'imagination populaire en a fait le tombeau de Nang An. La grotte aux ossements, ouverte sur les deux versants, fut découverte accidentellement par les villageois qui, fuyant l'insécurité des premières escarmouches de la guérilla, étaient venus s'y réfugier. Ils y découvrirent un empilement de plus de vingt cercueils préhistoriques chacun de un mètre de long environ et fabriqués dans deux demis troncs évidés. Le Prince Phetsarath en aurait fait envoyer quelques uns pour étude en France.

Revenons à la grotte Nang An. L'inscription y est visible sur la paroi gauche en entrant légèrement en hauteur hors de portée de main. Le texte est en deux parties, la partie supérieure comporte trois lignes et l'autre, plus basse et décalée, en comporte

deux. Son tracé très irrégulier, assez grossier même, a été exécuté en rouge directement sur la surface brute sans préparation préliminaire. De l'entrée de la grotte on aperçoit une formation naturelle qui rappelle vaguement l'image du bouddha et on raconte que la princesse serait morte à côté et que celui qui déchiffrera l'inscription pourra découvrir le trésor princier caché quelque part. Passé le pas de l'entrée, la grotte s'élargit en une vaste salle puis se termine par un gouffre gardé, comme il se doit, par un dragon. Le niveau du sol s'est trouvé abaissé il y a quelques décennies par des fouilles qui auraient permis la mise au jour d'ossements.

Une première lecture de cette inscription suivie d'une interprétation a été proposée par M. Tatsuo Hoshino<sup>1</sup> d'après les photographies que je lui avais communiquées. Un meilleur examen de ces documents à l'aide de mes relevés de terrain et l'apport inestimable de nouvelles études sur l'épigraphie de la Thaïlande me permettent aujourd'hui d'en présenter une lecture que j'espère définitive et d'en proposer une analyse et une traduction<sup>2</sup>.

Le texte en ses deux parties peut se translittérer comme suit:

A.	<i>b<sup>1</sup> bñā</i>	พ่ พญา
	<i>braḥ tpaḥ</i>	พระ ตบะ
	<i>sai<sup>1</sup> vai</i>	ใส่ ไว
B.	<i>braḥ mohaāt</i>	พระ โมหอด
	<i>sai<sup>1</sup> nī</i>	ใส่ นี

Ce qui donne en thaï moderne:

A.	p <sup>h</sup> ô: p <sup>h</sup> aja:	พ่อพญา
	p <sup>h</sup> rá? tabà?	พระตบะ
	sàj waj	ใส่ไว
B.	p <sup>h</sup> rá? mo:hô:t	พระโมหอด
	sàj ní:	ใส่นี้

<sup>1</sup> Tatsuo Hoshino, *Pour une histoire médiévale du Moyen Mekong*, Bangkok: Duang Kamol, 1986. Voir p. 65 et p. 78 (note 33).

<sup>2</sup> Je me dois de remercier Mme Anchana Chitsutthiyan, professeur à l'Université de Silpakorn, qui a eu l'amabilité de me faire bénéficier de ses remarques.

Dans la page reproduisant les photos ainsi que dans celle des relevés qui en sont extraits la position relative des deux parties ne traduit pas exactement la réalité mais indique plus simplement que sur la paroi de la grotte la partie A du texte est plus haute que l'autre.

On peut observer entre ces deux parties des différences notoires dans le tracé des lettres. En A le trait est plus appuyé, plus gras, et accroche sur les aspérités de la paroi tandis qu'en B il est plus léger parfois jusqu'aux limites de la lisibilité. La base de la lettre *b* est arrondie en A où elle est représentée trois fois mais plus anguleuse en B. La lettre *s* est plus étroite en A et la boucle de la voyelle *ai* plus accentuée. Nous sommes amenés à en conclure que ce n'est pas la même main qui a tracé les deux parties et qu'il y a en fait deux inscriptions. Il paraît vain cependant d'évaluer le temps qui les sépare autant que leur ancienneté relative.

La lecture assurée, la traduction ne pose aucun problème particulier, le vocabulaire employé étant encore en usage aujourd'hui malgré quelques très légers glissements sémantiques. L'expression *b<sup>1</sup> bñā* désigne, comme *bñā* aujourd'hui, un personnage de haut rang, prince ou mandarin. Notons que *b<sup>1</sup>* "père", pouvait à cette époque précéder un titre, nous en avons pour exemple *b<sup>1</sup> khun rāmgamheen*, "le roi Ramkhamhæng". Notons que *bñā* est attesté par *brñā* dans les anciennes inscriptions de Thaïlande. Le mot *brah*, bien connu, préfixe ce qui est digne d'être vénéré, images du bouddha, reliques, bonzes, etc, *tpah* "pénitence", donc *brah tpah*, celui qui pratique les pénitences, ascète ou ermite. Quant à *mohaāt* il ne peut s'agir que d'un nom propre. Le verbe *sai<sup>1</sup>* aujourd'hui "poser, déposer, placer" peut s'interpréter dans le cas présent par "écrire, apposer, signer", plus exactement "mettre en forme, concrétiser ce qui est imaginé ou conçu". Ce dernier sens est étayé par un passage de l'inscription de Ramkhamhæng<sup>3</sup>, ... *b<sup>1</sup> khun rāmgamheen hā grai<sup>1</sup> cai nai cai lee<sup>1</sup> çai<sup>1</sup> lāy sī dai nī<sup>2</sup> lāy sī dai nī<sup>2</sup> cīn<sup>1</sup> mī beīa<sup>1</sup> khun phū<sup>2</sup> nann<sup>2</sup> çai<sup>1</sup> vai<sup>2</sup>*, "Le roi Ramkhamhæng a imaginé intelligemment et réalisé ces lettres thaï et ces lettres thaï existent parce que ce roi les a mises en forme". Notons que le complétif *vai* qui indique l'idée de permanence ainsi que *nī* "ici" sont écrits sans l'accent <sup>2</sup> (ou may thō) attendu, quoique dans le dernier mot la graphie assez effacée laisse subsister quelques doutes.

On pourrait donner une traduction qui rendrait compte au mieux de toutes les nuances exprimées dans chacun des termes mais en réalité cette inscription qui s'apparente plutôt à un graffiti n'est que la signature du passage de deux personnages qui (parmi combien d'autres?) sont venus méditer dans la tranquillité de cette grotte. La traduction la plus simple et la plus limpide peut se réduire à l'énoncé de leurs titres et noms:







A. Le prince pénitent.

B. Le vénérable Môhot.

<sup>3</sup> Stèle du roi Ramkhamhæng (A.D. 1292), face 4, lignes 9-11, ...

L'information que nous livrent ces quelques lignes est des plus modeste, aucun rapport avec la légendaire princesse, quant à son trésor, nous saurons nous contenter de la valeur représentée par l'ancienneté et l'intérêt épigraphique de l'inscription.

Nous allons, à présent, essayer de situer son graphisme par rapport aux anciennes écritures de Thaïlande, plus précisément celles des régions de Sukhothai et du Lanna, qui ont été utilisées pour noter des langues thaï. Elles peuvent être classées en quatre types: l'écriture de Ramkhamhæng, l'écriture du type Sukhothai classique, l'écriture à fleurons dite fak kham et l'écriture tham lanna. Nous excluons immédiatement de notre comparaison l'écriture tham lanna qui étant d'origine môn présente des formes franchement différentes. Nous excluons également l'écriture de Ramkhamhæng qui se singularise par la disposition des voyelles et des consonnes sur une même ligne. L'écriture du type Sukhothai<sup>4</sup> a couvert, pour l'essentiel, le XIVE siècle et la première moitié du XVe. La stèle de Nakhon Choum (A.D. 1357) dite du roi Luthai et celle de Wat Phrayun (A.D. 1370) en sont les expressions les plus représentatives. L'écriture dite fak kham<sup>5</sup> ("cosse de tamarin"), qui résulte d'une évolution de la précédente, commence au début du XVe, se développe pleinement pendant les deux siècles suivants et continue par des expressions sporadiques jusqu'au début du XIXe. La plus ancienne stèle attestant ce type d'écriture est datée de A.D. 1411. C'est donc avec les écritures de type Sukhothai et fak kham que nous allons comparer l'inscription de la grotte Nang An. Pour ce faire, nous ne retiendrons parmi les dix-huit signes consonantiques et vocaliques de l'inscription que les deux signes qui présentent des formes dont les caractéristiques sont suffisamment pertinentes pour nous aider dans notre démonstration, la consonne *r* et l'appui vocalique *a* utilisé ici en tant que voyelle.

	Nang An	Sukhothai	Fak kham
<i>r</i>			
<i>a</i>			

<sup>4</sup> กรมศิลปากร จารึกสมัยสุโขทัย พศ ๑๘๗๓ [Les Beaux-Arts, *Les Inscriptions de la période Sukhothai*, Bangkok, 1983]

<sup>5</sup> กรรณิการ์ วิมลเกษม อักษรฝักขามที่พบในศิลาจารึกภาคเหนือ ภาควิชาภาษาตะวันตก คณะโบราณคดี มหาวิทยาลัยศิลปากร พศ ๒๕๒๖ [Kanikar Wimolkasem, *L'écriture fak kham dans les Inscriptions du Nord*, Université des Beaux-Arts, Bangkok, 1983]

Ces rapprochements démontrent clairement la parenté du graphisme de notre inscription avec les écritures du type Sukhothai. De plus, dans ce dernier type, cette forme de *r* caractérisée par l'indentation du trait supérieur n'est attestée qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. A partir du siècle suivant, le signe *r* est pratiquement semblable dans les deux types, Sukhothai et fak kham. On peut donc, avec assez de certitude, en conclure que les deux parties de l'inscription de la grotte Nang An ont été tracées vers le XIV<sup>e</sup> siècle. Cependant, la brièveté du texte, l'absence de date et, d'une manière plus générale, la variabilité des formes que l'on peut observer dans les inscriptions lithiques, parfois sur une même stèle, nous invitent à une prudente et légère réserve. Rien n'empêche de supposer que des particularités graphiques disparues de la région de Sukhothai aient pu se maintenir plus longtemps à la périphérie. Si tel serait le cas, il faudrait diminuer l'ancienneté supposée des signatures des deux pénitents sans descendre cependant au dessous du XV<sup>e</sup>, car le type d'écriture utilisé dans les plus anciennes stèles connues des régions de Louang Phrabang<sup>6</sup> et de Vientiane<sup>7</sup> au milieu du XVI<sup>e</sup> annonce déjà l'écriture lao actuelle et est nettement différente des types Sukhothai classique et fak kham même si elle tient son origine de l'un de ces derniers.

Pour nous résumer, l'inscription de la grotte Nang An appartient au type d'écriture Sukhothai classique et a probablement été tracée au XIV<sup>e</sup> siècle. Elle est le plus ancien témoignage épigraphique d'une langue thai-lao relevé à ce jour au Laos.

---

<sup>6</sup> Stèle de Vat That (A.D. 1548). On ne dispose pas d'étude d'ensemble pour la région de Louang Phrabang mais on peut se reporter à Louis Finot, "Notes d'épigraphie", *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* XV, 1915: 1-213 et "Recherches sur la littérature laotienne", *id.* XVII(5), 1917.

<sup>7</sup> Pierre M. Gagneux, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris 7, 1976. Les plus anciens témoignages sont constitués par trois courtes inscriptions datées de A.D. 1521, 1541 et 1551.

၂  
 ဟဟဟဟဟ  
 ဟဟဟဟဟ  
 ဟဟ

ဟဟဟဟဟ  
 ဟဟ



A



B

